

PRISME Se parler dans l'institution

Judith Fischer

infirmière et formatrice

J'ai longtemps été infirmière en soins palliatifs et il y a 2 ans j'ai quitté mon service pour intégrer l'équipe de formateurs d'un IFSI (Institut de Formation en Soins Infirmiers). Cette expérience a pourtant failli se résumer à un crash au décollage car dès la première semaine j'ai été choquée d'une façon aussi violente qu'inattendue, j'ai subi un choc, un choc de mots et de phrases. La façon dont les personnes me parlaient, se parlaient, parlaient aux étudiants ne m'était pas accessible ni compréhensible conférant une absence de sens à nos activités qui m'a saisie d'un tel désarroi que j'ai envisagé de quitter cet endroit aussitôt arrivée. J'y suis finalement restée un an, tenue par deux raisons : ma sensibilité au sort des étudiants et une responsabilité à leur égard, ainsi que la prise de conscience d'être à un poste privilégié d'observation et surtout d'écoute de toutes les formules circulant dans cette institution. J'ai donc écouté, parfois noté des verbatim lors des réunions ou encore relevé des extraits de mails et c'est sur cette matière que je souhaiterais aujourd'hui m'appuyer pour à la fois livrer un témoignage et tenter d'en analyser quelques ressorts. Les phrases que j'analyse et les paroles que je rapporte seront donc toutes réelles. Je m'appuierai pour cela sur les travaux littéraires de Sandra Lucbert, notamment ses deux derniers livres, *le Ministère des contes publics* et *Défaire voir, Littérature et politique*. J'utiliserai certaines de ses trouvailles aussi conceptuelles que stylistiques qui lui permettent de figurer une idée par le travail formel de la littérature identifiant des procédés caractéristiques qui inondent ce qu'elle appelle la LCN, la Langue du Capitalisme Néolibéral.

Penser en termes de compétence

Évidemment il n'est pas possible dans le cadre de cette communication d'étudier toute la rhétorique de l'IFSI donc je me concentrerai sur une seule notion mais si emblématique de la formation et également présente partout. La compétence, les compétences infirmières. J'aurais pu prendre « projet de soin », « hybridation pédagogique » ou « granularisation de la formation » mais compétence est au cœur de la définition même de l'infirmière. En effet, toute la formation s'organise autour de l'acquisition de 10 compétences, qui viennent tronçonner l'activité de l'infirmière en tranches de capacité. Les étudiants de 1ère année, qui n'ont encore jamais entendu parler des compétences - enfin, pas de ces compétences-là - doivent donc, dès les premières semaines de formation, intégrer cette nouvelle manière de voir leur futur métier. Me voici donc au mois de septembre dans le groupe de travail à qui il a été demandé de mettre en place un atelier-compétence car - je cite - « ça ne va pas, les étudiants n'arrivent pas à penser en termes de compétences ils pensent en termes d'activités ». Ces naïfs pensaient faire des toilettes et des injections mais on leur demande d'« accompagner les personnes dans leurs soins quotidiens » (compétence 3) et « mettre en oeuvre des actions à visée diagnostique et thérapeutique » (compétence 4). Bien sûr il est un peu fallacieux d'établir ainsi

cette correspondance directe entre un acte de soin et une compétence puisque tout l'enjeu de l'atelier est de faire comprendre qu'en faisant un acte de soin, on est censé mobiliser si ce n'est les 10, au moins plusieurs compétences en même temps. Quand je fais une toilette, j'accompagne la personne dans ses soins quotidiens mais j'évalue aussi sa situation clinique (compétence 1), et si je lui dis qu'elle devrait utiliser un savon surgras car elle a la peau sèche, je mets en oeuvre des soins éducatifs et préventifs (compétence 5), tout en expliquant mon action à une étudiante (informer et former des professionnels et des personnes en formation, compétence 10).

La façon dont le métier est ici parlé est une illustration des procédés que j'ai évoqués. Tout d'abord l'escamotage. Employer un mot, c'est toujours faire une coupe dans le réel, on taille un bout de réel envisagé selon un certain point de vue et l'on le fait correspondre à un signifiant. Or on peut apprécier la transfiguration du réel qui est consécutive au fait de parler de son métier en termes d'actes de soin, « j'ai fait la toilette de Mme Dupont », ou en termes de compétence (je suis capable d'accompagner Mme Dupont dans ses soins quotidiens, c'est-à-dire avec - et là, arrive la subdivision de cette compétence en 3 items - (1) « adéquation des activités proposées avec ses besoins et ses souhaits », (2) « cohérence des modalités de réalisation des soins avec les règles de bonnes pratiques », (3) « pertinence dans l'identification des risques et adéquation des mesures de prévention » - explosion de mots LCN! Premièrement, la coupe éclaire des réalités mais par le choix de l'éclairage, elle révèle aussi le hors-champ. De quoi ne parle-t-on pas en parlant ainsi ? Tout d'abord du travail, de sa dimension manuelle, sensible, sociale. Du sens de cet acte. De toutes les subtilités qui se jouent dans la relation au corps de l'autre, à sa vulnérabilité, escamotées par le faisceau restreint de la formule « communiquer et conduire une relation dans un contexte de soin » (compétence 6). Escamotage mais aussi technicisation. Pas la technique dans son sens expérientiel : une technique de la toilette, la mobilisation de la personne, l'ordre des zones de lavage, donc l'art de la toilette, la *technè*, mais une technicisation que Sandra Lucbert définit comme l'effort à « envelopper d'abscons, tartiner d'économique, expliquer par l'incompréhensible »¹. Le langage technicisé des compétences prend alors les atours d'une pseudo-neutralité, se voulant garante de sérieux et de professionnalisme. Il opère une dilution et un éparpillement de l'acte toilette en une multitude d'éléments à des fins de rationalisation. On notera que ces mots sont interchangeables avec d'autres milieux professionnels puisque « modalité de réalisation », « adéquation des activités », « identification des risques » pourraient être utilisés dans le contexte d'une usine de petits pois ou de voitures. Ces mots sont génériques, ils sont les dénominateurs communs d'une multitude de réalités concrètes qui sont elles aussi escamotées. L'escamotage réside donc à la fois dans le saucissonnage par compétences et dans l'afflux de mots qui chapeautent sans les dire les réalités concrètes du travail du soin.

En discutant de mon intervention avec une amie qui a travaillé au Samu social, je réalise que cette disparition du sensible, du récit de vie banal a eu lieu aussi chez elle et probablement partout ailleurs, suivant la même logique. Elle m'explique que dans les dossiers des usagers du 115, on a supprimé toutes les phrases où les écoutants notaient ce que les usagers pouvaient raconter de leur petite vie qui en faisaient des archives si vivantes et précieuses : Mr X a fait sa lessive, il était assez joyeux en l'étendant au soleil, il a bien dormi, sa voisine lui a apporté

une soupe. Tout ce réel a été éliminé. La consigne a été donnée de ne plus noter que NSPP (ne s'est pas présenté), ROPE (refus d'orientation par l'équipe) ou ROPP (refus d'orientation par la personne), PEC OK, ou rien quand il n'était question que de quotidien réfractaire à tous ces items.

Un non-dit omniprésent existe également dans l'IFSI. C'est l'idée que cette vision du métier n'a pas d'alternative, autre forme d'escamotage. Les compétences infirmières sont sur toutes les lèvres, répétées à l'envi par tout le monde et bientôt par les étudiants eux-mêmes, en une stéréophonie pour reprendre le terme de Sandra Lucbert, qui les valide et les rend hégémoniques : le recueil des textes régissant juridiquement la profession où toutes ces compétences sont racontées par le menu, est invoqué partout et tout le temps comme la référence constante. Il doit être amené à chaque TD et également en stage. Cela finit par lui donner le statut d'une sorte de bible, dont il me semblait réaliser avec les étudiants une exégèse, apparentant la psalmodie des notions qui y sont consignées à une véritable liturgie. Peu importe que l'infirmière diplômée depuis un an venue animer un TD lâche en réponse à une question d'étudiant : « ouh là, moi les compétences j'ai tout oublié. On ne s'en sert jamais ». Les formateurs s'énervent quand le terrain les traite de « déconnectés ». (Je cite) « On n'est pas déconnecté, c'est juste qu'ils ne comprennent rien à la grille de notation, pourtant on avait mis en place des mini-formations dans les services pour leur apprendre à noter par compétence. Mais ça ne rentre pas. »

Un langage qui ne dit rien

Dans le sillage de l'escamotage et de la technicisation, il y a aussi l'essorage sémantique, heureuse formule d'Eric Hazan dans *LQR, la propagande du quotidien* (LQR pour *Lingua Quintae Respublicae*, la langue de la Ve République). Compétence est un mot réel, avec une définition première qui est claire et précise. Dans *Le Robert* : « connaissance approfondie, reconnue qui confère le droit de juger ou de décider en certaines matières. » Mais de nouvelles définitions apparaissent qui viennent l'infléchir dans des applications managériales. Une compétence c'est un savoir qui s'incarne dans des actions nous dit-on, mélange de savoir-faire, savoir-être, connaissances, transcription des *skills* anglo-américains et leurs dérivés *hard*, *soft* ou même *mad*². La façon dont par son usage répété dans le monde du management il parvient à accueillir des réalités toujours plus diverses, le lessive, le délave, le vide de sa substance comme un tissu aux mailles serrées qui, détendu, ne ressemblerait plus qu'à un chiffon informe. Le mot compétence voit son sens premier et spécifique élargi à outrance et devient une catégorie dans laquelle on fait tout rentrer et grâce à laquelle on dit ce que l'on veut, libre autoroute à une logique qui n'est plus bridée par le sens des mots. J'ai l'image du film de Miyazaki *Le voyage de Chihiro*, où un esprit qui a réussi à entrer dans l'institution thermale se met à avaler toute la nourriture mais aussi les membres du personnel et devient monstrueusement difforme. Cette créature s'appelle de façon significative un « sans visage » et tout le film révèle comment la méchante sorcière qui exploite les employés des bains les maintient en esclavage en leur volant leur nom. De la même manière, compétence n'a plus de visage, n'est plus un mot réellement sensé et permet de déformer la réalité. La compétence devient une abstraction recrutée pour être l'outil de définition d'un métier pourtant bien concret qu'elle a mis en pièces dans une sorte de massacre à la tronçonneuse langagier et le terme est ainsi devenu « une bouillie dont le sens s'évapore peu à peu »³.

Les mots pour dire le soin, que j'avais utilisés soignante n'ont pas donc cours ici. Les mots d'ici sont des mots creux, des coquilles, ils sont vides, essorés, ce sont des mots-zombies. Que se passe-t-il dans une institution quand on n'a plus à disposition des mots avec une efficacité pour construire le quotidien de notre activité ? Quand on n'a plus d'outils de travail pour créer quelque chose ensemble car les mots avec lesquels on se parle sont des mots-zombies ? Revenons à l'atelier compétence et aux difficultés qu'ont les formateurs pour en coucher sur le papier les grands principes : consignes, intentions pédagogiques, objectifs pédagogiques, pré-requis etc... J'assiste à une scène où le ton monte entre deux formatrices. « Mais on ne leur demande pas de faire le lien entre les compétences et les activités, on leur demande d'identifier les compétences mobilisées au sein des activités ». Une formatrice me glisse à l'oreille: « en fait les formateurs non plus savent pas ce que c'est qu'une compétence ! ».

Il y aura toujours des personnes pour dire que, eux, ils comprennent, que c'est logique. Oui, il y a un discours articulé, grammaticalement correct. Certains points d'accord qui créent l'institution du langage sont respectés : le principe de non-contradiction, les liens de causalité et de chronologie mais ils produisent un sens qui s'est détaché de la réalité, des faits, de la clinique et qui flotte et circule partout, tout en ne disant absolument rien si on se réfère au sens réel des mots. Ce qui ne signifie pas que ces discours n'ont pas d'effets réels.

Novlangue ou langue commune

Sandra Lucbert avec la LCN et Eric Hazan avec la LQR mais aussi Stéphane Velut, dans son tract *L'hôpital une nouvelle industrie*, et bien d'autres chaque fois qu'ils parlent de la novlangue nommée par Georges Orwell dans *1984*, tous considèrent bien ce dispositif langagier comme une entité distincte de la langue commune et méritant une dénomination à part. Bien avant tout cela en 1933, Victor Klemperer, un linguiste juif allemand, avait lui aussi identifié la langue utilisée par les nazis dans ses particularités et avait alerté sur les dangers que son usage même faisait courir. Il l'avait appelée la LTI (*Lingua Tertii Imperii*, langue du 3ème Reich). C'est dans cette logique que j'avais moi aussi comparé auprès des étudiants la langue du référentiel de compétences dans un mail que je leur adressai en début d'année à une « langue étrangère avec laquelle vous allez devoir vous familiariser car c'est celle dans laquelle vous serez évalués ». Il existerait donc une langue à part, dont la caractéristique est d'être peuplée de mots-zombies, et qui est elle-même nommée par un mot précis, qui en se corrélant à une réalité vient désigner un coupable, un ennemi, une logique contre laquelle il faut lutter - le néolibéralisme, le capitalisme financiarisé... - qui auraient réussi le tour de force de faire sourdre leurs idées au travers de cette rhétorique du vide.

Pourtant il s'agit bien toujours du français. Aussi creux qu'ils soient, ces énoncés sont grammaticalement corrects et hormis quelques exceptions, cette langue n'invente pas de nouveaux mots. Mais peut-on réussir à penser ce dévoiement du langage en opposant deux langues et en identifiant une bonne et une mauvaise façon de parler, un parler vrai et un parler faux, quand le langage est dans son essence la matière d'un commun ? Nous baignons ensemble dans la même langue qui est le support d'une formation de sens collectivement partagée. Par un effet de mise en abyme, je suis en train de parler des difficultés

à se parler dans l'institution de l'IFSI au moyen d'un langage qui est lui-même une institution de sens car parler suppose de nous nous mettons d'accord sur une base commune. Sans cesse des inflexions et des décalages surviennent, de nouveaux accords se forment. En employant tel signifiant qui se corrélait jusque là à une certaine réalité, pour désigner maintenant autre chose et réaliser une nouvelle découpe du monde, le locuteur, et après lui la somme de tous les individus qui viennent répéter ce nouvel usage, opère un glissement de ce socle d'accord du corps social sur comment on perçoit le monde. Ainsi un nouvel ordre institutionnel se crée sous l'effet d'une performativité du langage, l'usage même du mot faisant advenir un certain monde, validant des logiques, des visions, des idéologies. Comme toute institution, l'institution du langage repose donc sur un mouvement perpétuel entre une parole instituante et une parole instituée ; c'est un socle commun sans cesse infléchi par de nouveaux usages.

Que faire de ce vécu d'inquiétante étrangeté qui m'a saisie à mon arrivée, dans ma posture de naïve, et m'a donné l'impression d'avoir affaire à deux langues différentes si l'institution du langage ne peut être qu'évolution et devenir. Le plus effrayant n'est-il pas de réaliser que je suis prise dans cette évolution ? Plutôt que de se représenter la langue parlée par un individu agissant et choisissant ses termes, il s'agirait de réaliser que la langue parle à travers nous qui n'avons pas le choix que de suivre le mouvement. Et l'effroi vient également du fait qu'on réalise d'un coup qu'on parle en quelque sorte avec un zombie. Que face à notre interlocuteur on se demande : « Mais qui parle ? » N'avons-nous pas également affaire à une langue sans sujet ? Alors, comment se parler quand on voit à un moment cet écart ou ce décrochage qui s'est opéré ? C'est ici que se joue la question de l'action, de la réaction ou de la résistance à cette langue - ou à notre langue - qui nous submerge dans toutes les institutions, qui nous dépossèdent des moyens de faire vivre l'institution. Quand nous travaillons tous les jours avec des personnes qui sont bilingues en LCN, voire pour qui la LCN est en train de devenir la langue naturelle quelle stratégie adopter ?

J'en ai identifié trois :

- 1ère stratégie : dire « désolé je ne comprends rien » et partir (ce que j'ai failli faire en premier lieu). Cette posture a plusieurs dérivés dont celui de « ils parlent si bien, ils doivent avoir raison, je ne suis pas "compétent" comme eux, laissons-les faire ». N'oublions pas que le capitalisme néolibéral a souvent pour présupposé que les gens sont bêtes, irrationnels, ne comprennent rien et qu'il faut tout leur expliquer. La langue est aussi dans cette perspective l'un des moyens d'exclusion et de dépossession dont j'ai parlé.

- 2ème stratégie : apprendre cette langue comme s'il s'agissait d'une langue étrangère (ce que j'ai conseillé aux étudiants). C'est ce que tant de personnes font quand elles remplissent des dossiers de subventions, ou de projets d'intervention. « On va leur donner ce qu'ils veulent - à grand renfort de "objectifs opérationnels", "moyens d'évaluation interne et externe" et tutti quanti - Et ensuite dans cette marge autorisée, nous ferons comme nous l'entendons ».

- Ou alors - 3ème stratégie - continuer à penser par et dans la langue pour faire apparaître cet écart, la bizarrerie d'un usage car c'est dans ce jeu qu'un mouvement créatif peut exister. C'est la voie choisie par Sandra Lucbert dans son entreprise littéraire dont nous pourrions nous inspirer pour notre usage de

la langue parlée du quotidien. Elle affirme s'être lancée dans une démarche de lisibilisation du réel par la figure, c'est-à-dire un travail formel, dans la langue, qui crée un décalage. Elle parle même d'arrachement : « la littérature c'est l'arrachement aux systèmes d'évidence (...) Elle a les mains dans le langage et ses images : elle peut y attenter, le démantibuler, ouvrir de nouveaux voir. S'il y avait une maxime de l'art, ce serait : au revoir. Congé donné au voir hégémonique, un voir inédit offert à notre regard réformé. Jusqu'au réagencement suivant »⁴. Elle entend ainsi « armer des dispositifs belliqueux » comme forme originale de lutte articulant littérature et politique. Pour ne pas abandonner certains mots à l'ennemi, les combattre sur leur terrain. Sa posture invite à combiner une vision antagonistique du politique avec un ennemi à combattre tout en faisant vivre cette conflictualité au sein de notre commun. Dans le titre même *Défaire voir*, se met à jour un travail pour décomposer, déplier et finalement en *faisant voir* ces mécanismes et en les mettant à nu, destituer le système de pensée qui sous-tend ces discours, pour tenter de transformer des réalités insoutenables, révoltantes, indignes.

« Quitte à ce qu'elles pleurent »

Quelles sont ces réalités à l'IFSI ? Sautant aux yeux pour qui sait le lire, le contrôle disciplinaire des étudiants, la toujours vivace discipline des corps foucaldienne, l'effort et - je le soupçonne - la profonde jouissance à exercer une domination sur des étudiants dont on passe par ailleurs son temps à rappeler qu'ils sont amenés à devenir des « praticiens autonomes, responsables et réflexifs » (encore trois mots en voie de zombification. Référentiel p. 56). Pendant les réunions à l'IFSI, mon cahier de notes avait deux colonnes : à gauche les éléments nécessaires à mon travail, à droite les phrases, les formules de mes collègues et de mes supérieurs dont je me disais qu'il serait peut-être un jour utile d'avoir gardé trace. Nous sommes donc à la réunion mensuelle de tous les formateurs avec la direction. Quelqu'un a soulevé la question des absences justifiées ou injustifiées en soulignant un paradoxe dans la revendication de l'universitarisation de la formation en regard de l'injonction à fournir des justificatifs pour toute absence en TD selon les exigences de la législation du travail. L'enjeu est de taille car, à la deuxième absence injustifiée, avertissement, au bout de 2 avertissements, entretien disciplinaire, compétent (là c'est un usage ancien du mot) pour décider d'une exclusion. Il faut « des preuves qui prouvent et qui attestent », dit la directrice-adjointe, qu'ils ne pouvaient pas être en cours. Certains formateurs se plaignent de devoir gérer les arrêts maladies, se sentent voyeurs à recevoir des certificats de décès de proches, des comparutions au tribunal. Mais la direction est intraitable « quitte à ce qu'elles pleurent » ai-je écrit. « Cette rigueur, c'est un des fondamentaux du métier ». Mais quelques minutes plus tard et pour calmer cette rébellion contre ces mesures jugées - par certains seulement - trop sévères, nous avons la chance de voir étalé au grand jour un tour de passe-passe langagier : « mais l'entretien disciplinaire ce n'est pas une posture de sanction mais un temps d'accompagnement ». Le dévoilement est là dans l'acte même de réaliser cette transcription, cette traduction de la langue commune en LCN réalisée par la direction elle-même. Par l'art de l'euphémisation - autre procédé typique identifié par Hazan - la formule délavée de « temps d'accompagnement » a supplanté l'entretien disciplinaire : « un temps », fausse neutralité de secondes qui s'écoulent les unes après les autres en toute

innocence. « Accompagnement », le mot fourre-tout par excellence, qui veut tout et rien dire, puisqu'on accompagne aujourd'hui à tout va, des patients en fin de vie, des handicapés, des chômeurs, pourquoi pas des étudiants. Encore un mot essoré et zombifié, plein de bienveillance dégoulinante et de consensus. La LQR cherche à « éviter les mots du litige » nous dit encore Hazan. Le temps d'accompagnement démine la réalité disciplinaire et tout ce qu'il charriait de contrôle des comportements. Tout cela est escamoté, délavé, essoré pour devenir un inoffensif temps d'accompagnement. J'espère que vous avez maintenant compris : « l'entretien disciplinaire ce n'est pas une posture de sanction mais un temps d'accompagnement ». « Bon alors, si c'est ça d'accord ». Ou comment en maniant la technique du lessivage langagier, on parvient en disant du rien à faire tout. Car, comme on l'a dit, cette langue creuse a des effets bien réels.

Un autre exemple qui s'inscrit dans la continuité du premier me permet d'articuler le problème du langage avec la question de la grille, de la grille d'évaluation. Tout le monde le sait et s'en désolé, nous sommes cernés de questionnaires, échelles, ou autre score pour évaluer tous les domaines de notre vie, depuis la douleur - comme si la complexité de l'expérience douloureuse pouvait se réduire à un chiffre entre 0 et 10 - à la propreté des toilettes de la station service (smiley content ou smiley pas content). Dans la formation infirmière, tout est bien sûr évalué tout le temps : les formateurs évaluent les étudiants, qui évaluent la formation et les stages, qui eux-mêmes évaluent les étudiants. Et le tout est évalué par Qualiopi, l'organe de certification de toute formation. Mais tout cela ne se fait pas sur papier libre. Cela se fait sur des supports qui sont déjà pré-pensés, pré-mâchés sous forme d'une grille rédigée en novlangue. On pensait en avoir déjà assez avec l'escamotage par les mots vides qui lénifient ou passent sous silence une réalité de violence sociale, mais les cases de la grille viennent ajouter une nouvelle simplification. Dans les bilans de stage des étudiants qui reprennent chacune des dix compétences que j'ai citées et leurs sous-items, les soignants des services sont donc bien en peine de savoir quelle case cocher entre « non mobilisé », « non acquis », « en cours d'acquisition » ou « acquis ». Les gens connaissent pourtant assez bien ces quatre possibilités puisque ce sont les mêmes depuis la maternelle. Ce sont des mots dont on sait faire la traduction. Non acquis : c'est mauvais, l'étudiant ne va pas valider son stage, très sanctionnant. « En cours d'acquisition » : vaste soupe qui ne veut rien dire, presque un équivalent de « je ne sais pas ». Au début, ça va, on peut en mettre pas mal mais à un moment il va falloir trancher. « Acquis » : c'est le graal, la compétence est là dans son entièreté ; cela implique cependant une grosse responsabilité car on sait qu'une chose acquise suppose difficilement un retour en arrière, une désacquisition.

Or un nouveau cheval de bataille de l'IFSI à mon arrivée était la lutte contre les bilans de stage mal remplis - entendre ceux sur lesquels les soignants, dans leur désarroi, ont mis une croix entre les cases « en cours d'acquisition » et « acquis ». « S'ils te rendent une feuille avec des croix mal mises, tu dois la renvoyer au stage et la faire refaire. Ça ne passe pas à Qualiopi ». Cet espace interdit entre deux cases figure l'interdiction qui nous est faite d'ouvrir des espaces d'exception, de marge, de jeu dans l'institution quadrillée et notre impuissance à créer du nouveau et du différent.

Pas de croix entre deux cases, pas de joint de dilatation, pas de retard non plus à l'IFSI. Et c'est le même mécanisme qui se répète. Car oui, le mot a disparu, suite à une modification du règlement intérieur, également peu de temps après mon arrivée. « Ce n'est plus possible que les étudiants arrivent en retard en cours, soit ils sont présents, soit ils sont absents ». Cette absence devant naturellement être justifiée, les formateurs se mettent à recevoir par mail des captures d'écran de routes toutes rouges sur Waze, des photos de voitures pare-chocs contre pare-chocs sur la rocade ou même un enregistrement vocal du conducteur de métro ou de tram en train de dire qu'ils sont à l'arrêt pour une durée indéterminée. « J'ai pas d'autre preuve Madame ». Des formateurs résidant dans des zones privilégiées et subissant assez peu les problèmes de transport nient ainsi la réalité de la vie des étudiants en leur retirant le mot de la bouche. C'est bien un système de domination qui met à bas les gens imaginairement, sans mot pour parler leur quotidien alors qu'apprendre à être un soignant se situe aussi dans la façon dont l'institution va intégrer la vie des gens. « J'habite à 1H d'ici, m'explique une étudiante dont je suis la référente et dont je consigne les mots de notre entretien dans mon précieux cahier, je jette mes 3 enfants à la garderie à 7H30, puis je file en moto pour pouvoir zigzaguer entre les voitures; j'en ai pour une heure, j'arrive à 8H29 et demie parfois à 8H30 et demie ». La porte est fermée, le cours a commencé, vous êtes absente. « Quitte à ce qu'elle pleure ».

En conclusion, j'essayerai de jeter quelques idées de possibles lignes directrices pour éviter, par une réappropriation du langage, une apocalypse zombie :

- Appeler un chat un chat, et un temps d'accompagnement un entretien disciplinaire
- Lutter contre la tendance à dissoudre le politique dans la technique.
- Braquer les projecteurs sur l'escamoté
- Rétablir les opérations réelles qui se cachent derrière des formules dont plus personne ne connaît le sens
- Ne pas désespérer de dialoguer avec des personnes qui vous répondent en LCN
- Demander : « mais qu'est-ce que ça veut dire ? » et redemander encore et encore car si la reformulation éternelle en langue zombie peut se régénérer longtemps en vase-clos, il n'est pas exclu que le masque tombe.

Toutes ces actions ont pour but de donner à voir ce qui se passe réellement dans le langage et de le faire par le langage. En un mot elles ont pour but de faire en sorte que toutes ces tournures aillent, au sens littéral et figuré, se faire voir.

Notes

1 Sandra Lucbert, « *La littérature armée* », in *Hors-série*, émission du 03/03/2024

2 Les *mad skills* désignent des compétences atypiques, qui font de vous quelqu'un de très spécial et précieux pour l'entreprise

3 Eric Hazan, *LQR la propagande du quotidien*, Raisons d'agir, 2006, p. 50

4 Sandra Lucbert, *Défaire voir*, *Littérature et politique*, Paris Amsterdam, 2024, p. 19-20

Bibliographie complémentaire

Sandra Lucbert, *Le Ministère des contes publics*, Verdier, 2021

Stéphane Velut, *L'hôpital une nouvelle industrie, Le langage comme symptôme*, Paris, « Tracts » Gallimard, 2020